

Racines

Le seuil à peine franchi, je commence à frissonner. Tous ces murs blancs me renvoient la lumière comme des flashes. Agressifs. J'ai l'impression d'être dans un hôpital. L'agent immobilier n'a pas encore commencé son speech que, déjà, je n'ai plus envie d'être ici.

“Alors nous pénétrons dans l'entrée, spacieuse et lumineuse, qui donne directement sur le living. À droite, la cuisine, qui est fermée pour le moment, mais le mur n'est pas porteur donc vous pourrez très facilement, si vous le souhaitez, en faire une américaine. ”

Le type se rengorge. Il a l'air très fier de sa suggestion, et regarde Matthieu avec une complicité toute masculine pour les travaux consistant à abattre des cloisons.

“Sur la gauche, les WC, et l'espace buanderie derrière. Au fond de la pièce, les baies vitrées, refaites à neuf, donnent sur le patio exposé au sud. Le toit de la pergola se replie en appuyant sur ce bouton si vous voulez faire bronzette ! ”

Et il joint le geste à la parole, avec l'enthousiasme d'un enfant de quatre ans devant une porte d'ascenseur.

Il me sort par les yeux. Ça y est. Bronzette. Et pourquoi pas piquer une tête dans les flaques d'eau ensuite ? Une pataugeoire boueuse s'étend sur les six mètres carrés de “terrasse”, entre un mur miteux et la haie des voisins. C'est étroit, impersonnel. Triste.

Je sens l'angoisse qui s'installe et j'inspire un grand coup. Avec tact, Matthieu me lance un regard qui veut dire “Je m'en charge”, et entraîne avec lui le baratineur vers l'escalier. J'appuie mes paumes et mon front sur la vitre. Les larmes montent, la digue va céder. Et l'eau ravagera tout sur son passage. Mon visage, et les souvenirs d'enfance.

Deux ans plus tôt, quand nous avons bouclé nos sacs, aucun de nous deux ne pensait au retour. Le monde entier s'ouvrait à nous. Le van aménagé sentait bon la peinture neuve et le tissu d'ameublement. Un porte-clé en forme de globe était fin prêt à être utilisé pour gratter le planisphère offert par nos amis, qui brillait beaucoup trop pour l'instant ; nous avions hâte de le noircir en visitant tous ces pays.

Je frétiltais. Quelque chose en moi s'ouvrait, et devenait immense. Je n'étais pas triste, j'avais plutôt du mal à calmer mon excitation face à la peine de nos parents et de nos proches.

En guise d'au revoir, mon père m'avait passé autour du cou la clé de chez nous. La maison normande, qui m'avait vue grandir, m'attendrait, éternelle. Ces dernières années, elle était devenue bien trop petite pour mes rêves d'aventurière.

Je n'ai jamais eu le mal du pays. Nous conduisions à tour de rôle, Matthieu et moi, la plupart du temps en chantant à tue-tête. J'adorais dormir dans le van, et cette impression continuelle d'être en vacances. Me réveiller chaque matin dans un endroit différent.

Nous avons visité vingt-et-un pays, six continents. Troqué le véhicule à mi-parcours contre la somme nous permettant de prolonger le voyage, puis porté quinze kilos de sac à dos tous les jours. Vécu deux mois dans une yourte, six semaines à l'intérieur d'une cabane sur pilotis, trois dans un temple bouddhiste. Partout, j'étais chez moi.

Mais pour un temps, évidemment. Il a bien fallu rentrer. Et pour être honnête, j'étais prête. À reprendre le cours de nos vies. À faire un bébé. M'enraciner quelque part.

Quand ma mère est venue nous chercher à l'aéroport, seule, ce soir-là, je n'ai pas compris pourquoi elle a parlé de chambre d'amis, de sacs de couchage, ni pourquoi elle n'a pas pris le chemin de la maison. Dans l'avion, le sourire aux lèvres, j'avais retracé les contours de ma chambre.

Les murs lambrissés. Le miroir gigantesque autour duquel j'avais collé des photos, des poèmes et des billets de concerts. La loveuse dans laquelle je m'installais pour lire. J'avais pris la main de Matthieu dans la mienne, posé l'autre sur mon ventre, et m'étais endormie en nous imaginant tassés dedans tous les trois pour l'histoire du soir.

La maison était grande. Mes parents m'avaient manqué. Je prévoyais de m'y installer quelque temps.

“Vendue ? Comment ça ? Non, mais... Vous n'avez pas fait ça ? Vous n'avez pas pu ? Maman ? Comment ça, vendue ? Maman ! Maman ! ”

La soirée s'était achevée dans les larmes et les cris. À l'hôtel. Après avoir claqué la porte en jurant de ne plus jamais parler à mes parents, récemment divorcés, qui avaient jugé bon de ne rien me dire. Et de vendre ma maison. Ma chambre. Ma cabane. Mes cachettes dans les penderies, les hortensias roses et bleus, le motif sur le lambris qui ressemblait à un chameau, derrière la baignoire. Tous mes souvenirs.

Et mon avenir avec.

Mon visage, dévasté, colore de traces hideuses la baie vitrée, embuée. Mes restes de bronzage, mon rêve d'être maman, plus rien n'a de sens. À mon cou, la clé, obsolète, pèse des tonnes. Elle m'entraîne avec elle et je me laisse glisser à terre. Dans ma tête, c'est l'automne et tout tombe, inlassablement. Je ne tiens plus debout. Mes racines sont coupées. J'ai des moignons d'enfance, qui me font un mal de chien.

Je ferme les yeux. Un reflet de soleil miroite sur un toit de tuiles rouges et une famille de plantes grimpantes. Des escargots traînent dans la pluie sur la terrasse en bois. On me secoue le bras gentiment.

“Ma chérie ? C'est fini. On rentre ? ”

Oui, Matthieu.

Je veux rentrer.

Je veux rentrer à la maison.